

popolare opinione, e raccogliamo tutte le ire italiche per avventarle contro l'Austria, e schiacciare questo serpe gigante che ha lacerato il seno della nostra patria. I momenti sono fatali, e l'Italia ed il popolo ci guarda: rispondiamo degnamente al dovere di figli, all'amore ed al grido dei nostri fratelli. Guai a noi se invece d'impossessarci del movimento italiano, lo trascuriamo: la forza dei fatti che ne sovrastano ci avrà schiacciati. Immensa fede in Dio che protegge l'Italia, immensa fede nel popolo che frema; immensa fede nell'esercito che vuol rinnovare le stragi di Legnano, accordo profondo, deciso, indestruttibile tra gli Italiani, e noi avremo vinto. All'armi frema il popolo subalpino, gridano all'armi la generosa Liguria e la forte Savoia, e grida all'armi la mia patria infelice. Ardenti nell'amore ed implacabili nell'odio sono i figli d'Icnusa; e mortale e feroce è l'odio che serbano essi allo straniero, perchè solo dalla cacciata dello straniero sperano di sottrarsi allo squallore e alla miseria che li costringe. E Lombardia, e il Veneto, e Toscana e Romagna ripetono all'armi. Cogliamo il pensiero del popolo e afferriamo il momento prezioso: poniamoci alla testa della nazione col nostro re; scriviamo sulle nostre bandiere: *Unione, libertà, indipendenza*, e noi avremo la vittoria in pugno.

Temeremo noi il feroce di Napoli? Otterremo l'aiuto delle potenze amiche? Il Borbone, come belva ferita, desolato ed atterrito dai fremiti di un popolo assassinato, sta nascosto nel suo insanguinato covile. Le potenze straniere di Francia e d'Inghilterra ci saranno amiche, e se non ci conforteranno, non interverranno almeno, e staremo noi col popolo e col nostro re, e pugneremo con fortissimo braccio, e troncato questo, se fia d'uopo, combatteremo coi petti, e trafitti moriremo anzichè servire lo straniero.

Temeremo il moto repubblicano che s'instaura nell'Italia centrale? Questa parola fu gettata in questo recinto, e parecchi rifuggirono come dall'aspetto di un'idra fatale. Allevato in un paese ove l'educazione disseccava ogni vena del cuore e dismorzava lo slancio della mente, la democrazia formò l'entusiasmo de' miei giovani studi e la convinzione dell'adulta mia età. Ma qui, oggi, presso noi, la democrazia pura, la repubblica è inutile, perchè maggiori franchigie noi non potremmo avere di quelle di cui oggi godiamo con un libero Governo, con un libero Parlamento, con un popolo libero, con un libero re: poichè non v'ha migliore e più soddisfacente forma di Governo di quella in cui con meraviglioso accordo un libero popolo si accorda col suo re; ed in cui questo sacrifica se stesso e la vita dei suoi figli per suggellare col sangue le franchigie popolari, i diritti della nazione. Stendiamo la mano ai popoli quando abbisognano del nostro braccio, se vogliamoli compagni ad intonare la canzone del trionfo. (*Bravo! bravo!*)

**GIRARD.** Messieurs, en entrant dans cette enceinte, j'y ai apporté toute l'indépendance d'un enfant du peuple. Pauvre comme lui, simple comme lui, mais loyal comme lui, je n'ai rien à demander, je n'ai rien même à désirer des maîtres du pouvoir.

Ainsi l'appui que je prêterai au Ministère pour l'application sage et honnête des principes démocratiques qu'il professe et que j'ai toujours professés moi-même, je le lui prêterai par pure conviction et sans regarder aux hommes, car je suis l'homme des principes et non des partis. Je m'inquiète peu du nom du pilote qui tient le gouvernail du navire, je demande s'il est habile, et cela me suffit.

Monsieur l'ancien président du Conseil, dans le programme qu'il avait développé devant vous dans la séance du 10 courant, et dans sa réponse aux interpellations de l'honorable

monsieur Brofferio, n'avait laissé dans tous les esprits non prévenus aucun doute sur la loyauté des intentions du Ministère sur l'application convenable qu'il entendait faire des principes démocratiques; et il faut le dire, messieurs, ces deux communications avaient produit dans le pays une satisfaction, une confiance dans l'avenir, qu'il est toujours honorable pour un Gouvernement de provoquer; car c'est de ces deux sentiments que dépend le repos public, et par suite la vie régulière d'une nation.

Le Ministère actuel ayant répondu aux interpellations qui lui ont été adressées à ce sujet, que la question qui avait amené la retraite de l'honorable président n'était qu'une question de politique extérieure, et qu'il n'avait absolument rien changé à son programme, je crois d'autant plus volontiers à cette déclaration, que je le désire plus sincèrement.

Si donc j'adhère aux principes politiques du Ministère, sauf à en suivre l'application, je dois déclarer que je diffère avec lui sur une question indépendante de ces principes: la question de la guerre.

Quand Milan, dans les cinq grandes journées, chassa ses oppresseurs et reconquit, pour un trop court moment, hélas! sa nationalité, l'émotion qui se produisit en Piémont ne fut pas seulement un témoignage de sympathie, mais ce fut l'intelligence d'une communauté de vie, d'intérêts, et la guerre ne fut que l'expression de ce sentiment populaire.

En effet, messieurs, les peuples du Piémont comprirent de suite que jamais ils ne jouiraient d'une liberté complète, et que toujours, au contraire, ils auraient à craindre pour elle, tant que le despotisme autrichien pèserait sur leurs frontières. Notre magnanime souverain se rendit le généreux interprète de cette intelligence instinctive du peuple, lorsqu'en tirant son épée, il dit qu'il ne la remettrait dans le fourreau qu'après l'entière libération de la belle Italie.

Le succès n'a pas répondu aux espérances de la nation. Notre valeureuse armée a dû se retirer devant le nombre, et Milan est retombé sous un despotisme plus affreux.

Devez-vous l'abandonner et laisser ainsi sur vos frontières une menace incessante pour votre jeune liberté? Non, messieurs, l'honneur vous fait un devoir de poursuivre l'œuvre glorieuse de la régénération de l'Italie.

Cette position est terrible et solennelle. L'armée l'envisage avec résolution, parce qu'elle sait que, si d'héroïques efforts ne lui donneront point la victoire, elle est décidée à un glorieux trépas. (*Bravo!*) Mais le pays ne la considère qu'avec un sentiment de doute et de profonde inquiétude; le pays qui vous voit sans alliances (car, messieurs, vous ne compterez pas pour des alliés efficaces Rome et la Toscane, qui sont assez occupées par leurs dissensions intérieures), le pays qui compte peu sur d'énergiques efforts de la part de la Lombardie, dont une partie n'a point de sympathie pour nous (*Disapprovazione*); le pays qui n'ignore pas où en sont nos finances, et qui sait que les difficultés que nous éprouvons pour un emprunt, viennent précisément du peu de foi que les grandes puissances et surtout les capitalistes ont dans notre succès; le pays qui sait qu'après tout il faudra payer, et les emprunts et les frais de la victoire ou de la . . . . ., messieurs, je ne dis pas le mot, il est trop pénible à prononcer; le pays se demande avec anxiété, si cette guerre n'a d'autre but que de porter la liberté aux Lombards-Vénitiens, et d'éloigner ainsi de nous cette épée de Damoclès du despotisme autrichien, constamment suspendue sur nos têtes; le pays en doute, messieurs, et s'aperçoit avec regret, que sous l'apparence d'une guerre de principes, on cache le projet d'un agrandissement de territoire, et qu'on l'expose à une guerre d'ex-